


«Nous n'avons jamais été modernes»

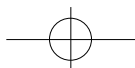
Joël Vacheron

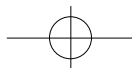


C'est par cette affirmation coup de poing que l'anthropologue français Bruno Latour remet en question notre société contemporaine. Même si tous les penseurs critiques actuels ne postulent pas nécessairement des positions aussi radicales, il n'en demeure pas moins qu'une remise en cause profonde de notre manière de voir le monde paraît quasi inéluctable à l'aube du XXI^e siècle.

Par **modernité**, on entend en général le discours qui vise à poser l'Homme comme étant la mesure de toute chose. Dès son origine ce discours visait essentiellement à s'affranchir du mode d'interprétation du monde qui avait cours durant le Moyen Age. A savoir que toutes les choses étaient données *a priori* en suivant un plan divin, qu'elles existaient par conséquent indépendamment du regard qui se posait sur elles. L'Homme, dans ce contexte «pré-rationnel», n'était qu'un récepteur contingent, un élément insignifiant pris dans une totalité insaisissable. Son seul et modeste pouvoir consistait à lire le monde tel qu'il s'offrait à ses yeux, sans réelle possibilité d'intervenir activement sur lui. Il se contentait de rapprocher, de comparer des choses apparemment différentes pour en ressortir les ressemblances secrètes. Il ne pouvait que tendre l'oreille pour saisir le murmure des choses. Le savoir ne suivait pas un processus autonome, il n'était qu'une interprétation, toujours probable et aléatoire, des signes visibles qui ne se pliait à aucune systématisation rationnelle.

Progressivement, l'Homme voulut accroître sa part de décision dans l'établissement du discours sur la réalité. Il chercha à mettre de l'ordre dans le brouhaha inépuisable des croyances ancestrales et se posa comme le seul élément actif et objectif quant à l'interprétation de la nature. Ainsi se développa en Occident, surtout à partir du XVII^e siècle et l'expansion du cartésianisme, tout un discours prônant la prépondérance de la pensée rationnelle dans l'interprétation des phénomènes. Sans rentrer dans les détails, on peut décrire le rationalisme comme la volonté d'atteindre une certitude parfaite de la réalité par

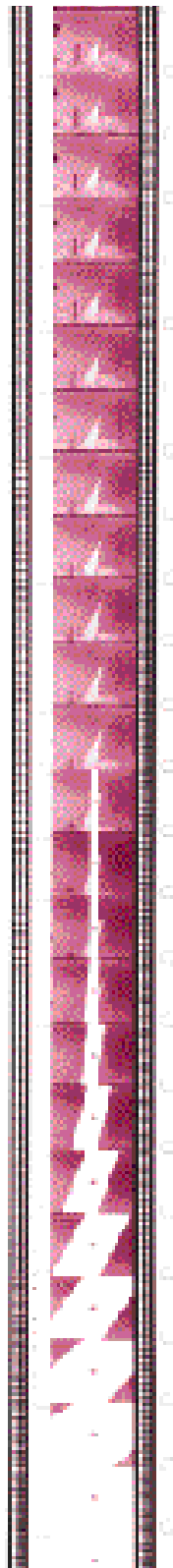




l'élaboration d'une science de l'ordre et de la mesure qui permettrait l'intégration des multiples phénomènes particuliers dans des systèmes fermés. Dès lors, la vérité des choses n'advient qu'à travers la manière d'agencer logiquement diverses propositions par le truchement d'une méthode applicable universellement. Par conséquent l'Homme s'est senti encore plus affranchi de la nature, sûr de son savoir et de sa force, il commença à creuser le profond sillon de la Raison qui guide encore nos sociétés actuelles.

1998: Le discours rationnel s'est amplifié dans tous les domaines de nos sociétés. Les découvertes scientifiques, qui jalonnent l'histoire occidentale, se posent comme les nouveaux garants indiscutables des progrès de l'humanité. L'économie prétend atteindre une plus grande objectivité en multipliant les formules et les algorithmes dans la formulation de ses problèmes. Dans le même ordre d'idée, l'essor des nouvelles technologies promeut lentement le fonctionnement binaire de la programmation informatique comme modèle de raisonnement, comme le nirvana de l'intelligence. Tout se passe objectivement comme si l'Humain avait totalement réussi à circonscrire toute la complexité du monde dans des modèles fonctionnels irréfutables. Comme s'il était parvenu à tout dominer, tout contrôler, pour devenir véritablement le maître du monde armé de sa raison invulnérable et secondé par ses découvertes technologiques.

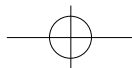
Pourtant, dans l'apparente cohésion de cette systématisation généralisée, des failles commencent à se dessiner. Hormis les innombrables *bugs* qui nous donnent de bonnes occasions pour une franche rigolade — merci Piccard, merci le Stade de France, merci Challenger, et surtout un grand merci au Titanic — on remarque un retour massif à des formes de croyances «prémodernes». Comme si le murmure irrationnel de temps immémoriaux s'insufflait à nouveau aux oreilles de nos contemporains.



Le recours de plus en plus fréquent aux religions «exotiques» — le bouddhisme en tête — et l'évolution massive de sectes hétéroclites font beaucoup d'ombre à une fin de siècle qui se croyait affranchie de la religion. A cela s'ajoute l'impatience de toute une jeunesse qui se sent trop à l'étroit dans le moule que leurs parents ont contribué à consolider, toute une frange d'individus qui ne veulent plus être raisonnables du tout.

La distance entre les planifications a priori des spécialistes et la réalité concrète de nos existences quotidiennes devient trop grande. La visée utopique d'un monde totalement compréhensible et maîtrisable par le truchement de la Raison a atteint ses limites. Même si beaucoup persèverent dans le peaufinage de modèles logiques, il s'avère qu'actuellement tout un courant de pensée — qu'on peut appeler post-moderne, bien que l'appellation soit équivoque — remet au centre de son questionnement les bruits, les accidents, la dimension chaotique de nos sociétés contemporaines.

Il s'agit de rompre avec la croyance en une vérité universelle et éternelle, car celle-ci même si elle existe ne pourrait jamais être spécifiée. C'est ce que postule Foucault lorsqu'il nous parle d'heterotopia. A savoir la coexistence dans un espace indéterminable d'un nombre infini de mondes fragmentés répondant tous à une logique propre. Le monde se présente comme une sorte de patchwork, comme un



bout-à-bout d'ajouts de tissus successifs infinis. Il se constitue indépendamment d'un modèle définitif, sans planification a priori.

Il s'agit dès lors de rompre avec les approches massives des problèmes que nous impose la connaissance classique du monde. Pour promouvoir la floraison d'une multitude d'angles de vue hétéroclites, qui certeraient des éléments toujours différents et à chaque fois plongés dans une nouvelle totalité.

Dès lors, en lieu et place d'un Savoir universel, univoque et systématisé qui postule le caractère irrémédiablement déterminé du devenir humain, il convient de favoriser dans notre manière de penser tous les éléments qui rendent visible une certaine indétermination: le contingent, l'éphémère, la discontinuité, la mixité, le chaotique sont autant de termes, de concepts évités par manque de rigueur opératoire par l'idéologie moderne et qui pourtant s'appliquent tout autant à notre réalité que tous les énoncés consensuels qui jalonnent les discours scientifiques contemporains.

La pensée doit se faire nomade, elle doit perpétuellement errer sur de nouveaux territoires, être en constante mutation, ne jamais s'enraciner, ne pas se laisser enfermer sous peine de perdre sa spécificité. Nous nous devons d'intégrer une telle vision de la réalité, si nous désirons évoluer dans la complexité de nos sociétés en préservant une certaine liberté. Cela peut supposer des changements radicaux dans notre manière même de considérer notre identité.



Car la prépondérance de l'immédiateté, du spectaculaire, la multiplication des rôles que doit jouer l'individu ont provoqué une forme de fragmentation de son identité. Pour prendre un exemple concret, on peut dire que les participants à Internet, dans le cadre d'un «users group», n'ont pas d'autre visage que ceux qu'ils se créent eux-mêmes, et ainsi pas de «moi» assignable par le biais du visage comme identité dure et infranchissable. «Ainsi, dans le cyberspace, mon visage et mon âme doivent sortir par mes doigts, devenir extériorité pure, surface lumineuse qui se donne à voir, en fonction de la configuration temporaire de mon désir. Peu importe ma puissance, ma richesse, ma race, mon sexe et mes faiblesses: le réseau me prend et me reconnaît non comme je suis, mais comme mon désir se montre». Car Internet est le lieu de l'aléa et du mouvant, par opposition à l'espace sédentaire où les connexions et les localisations sont prédéterminées par une structure, par des positions ordonnées et mesurables.

De telles affirmations ne supposent pas que nous devons changer de manière révolutionnaire notre manière de voir et de signifier le monde qui nous entoure. Mais elles nous permettent de réveiller des approches de notre quotidien qui s'étaient faites en partie submergées par le flot rationaliste de ces derniers siècles. Le monde va vite, il est en ébullition, il crépite, c'est pourquoi nous ne devons pas nous reposer paresseusement sur les oreillers que nous ont légués nos ancêtres. C'est à nous de construire la réalité actuelle en fonction des contextes qui nous entourent, ici et maintenant. ■

- «Nous n'avons jamais été modernes» Bruno Latour - Ed. La découverte
- «L'image Deleuze, Foucault, Lyotard» ouvrage collectif sous la direction de Thierry Lenain - Ed. Vrin
- «The condition of postmodernity» David Harvey - Blackwell Publishers Inc.